

CONTROVERSES

La Biennale commentée

Trois semaines après le vernissage, la Biennale de Paris, version La Villette, continue à alimenter les conversations. Qu'en pensent les principaux responsables, les organisateurs eux-mêmes ?

L'Italien est pétulant. C'est le pape de la transavantgarde. Il s'appelle Achille Bonito-Oliva. L'Allemand s'est fait remarquer récemment en organisant « Von hier aus », une gigantesque manifestation youée au culte de l'art contemporain germanique dans les hangars de Düsseldorf. Il s'appelle Kasper König. L'Américaine est connue pour avoir lancé P.S.1 qui n'est pas une loge maçonnique mais un centre de rendez-vous artistique près de New York (Project Studio 1). Elle s'appelle Alanna Heiss. Le Français est délégué adjoint au Département des Arts Plastiques du ministère de la Culture. Il s'appelle Gérald Gassiot-Talabot. Tous les quatre forment la commission de sélection de la Biennale de Paris, sous la houlette de Georges Boudaille (cf. *Libération* des 21 & 22 mars 1985).

ACHILLE BONITO-OLIVA, ITALIE

LIBÉRATION. — La Biennale est maintenant ouverte. Vous avez sous les yeux le résultat d'un long travail auquel vous avez participé. Que pensez-vous de ce résultat ?

ACHILLE BONITO OLIVA. — Dans l'ensemble, cela correspond assez à notre projet et aussi à la qualité de travail que nous attendions des artistes. En ce qui me concerne, les préférences politiques n'ont pas joué. Je crois avoir empêché que se forme une force de frappe, comme disait De Gaulle, allemande et américaine capable de faire basculer les équilibres de l'exposition. Je crois que, de cela, dépend aussi l'identité et la crédibilité d'un critique et d'un théoricien : défendre par la force de ses propres argumentations culturelles le projet de l'exposition, la distribution des artistes dans les espaces en faisant abstraction de ces interlocuteurs qui sont évidemment porteurs d'arguments terroristes. J'ai ainsi bloqué des tentatives d'altération qui auraient avili l'exposition en la transformant en une sorte de théâtre, de mise

en scène de l'idylle germano-américaine.

En cela, je dois dire que j'ai été fort bien soutenu par Georges Boudaille et par le commissaire français. Il y a eu dans la commission une majorité qui a bloqué dans l'oeuvre l'attitude pragmatique des commissaires américains et allemands qui considéraient comme naturel d'accepter les suggestions de ces galeristes qui sont Michael Werner, Mary Boone, Bruno Bischofberger, Paul Maenz et quelques autres. C'est moi qui ai pris la responsabilité de retirer une des œuvres d'Ossaba, une de celles de Moschner, deux artistes sud-américains, de retirer aussi un tableau de Schifano. Mais, cela, j'ai pu le faire sur la base de l'autorité morale qui me venait précisément du fait que j'avais réussi à limiter, contenir ces pressions des galeristes qui se produisent dans toutes les expositions, Biennale de Venise, de São Paulo, Documenta de Kassel, Riva, etc.

Maintenant, avec une commission internationale hautement informée, le panorama que nous présentons est évidemment partiel, — mais je crois dans la partialité, dans le goût du critique qui fait prévaloir ses propres choix, — mais parfaitement crédible.

Depuis la guerre, Paris avait été détrôné de sa position de lieu mythique pour les expositions d'avant-garde. Le centre était devenu New York non seulement sur le plan du marché, mais aussi comme centre mythique sur lequel même les artistes européens avaient les yeux fixés. Maintenant que la transavantgarde a conquis l'Amérique, elle a redonné confiance à l'art européen et à la possibilité d'affirmer l'autonomie de l'art européen par le biais d'une liaison aussi entre diverses générations d'artistes, par exemple Pistoletto, Beuys, c'est-à-dire des artistes qui ont une histoire derrière eux mais qui sentent dans le travail des jeunes la possibilité d'un dialogue capable de confirmer l'exigence d'une identité complètement européenne. Paris peut

retrouver cette fonction précisément à partir de cette biennale. Celle-ci est importante plus par ce qu'elle a été, par ce qu'elle pourra produire à l'avenir.

Selon moi, Paris qui était surtout le lieu de grandes expositions d'artistes du passé, pourrait retrouver aussi la fonction de lieu de débats, de propositions, et d'expositions d'artistes vivants...

LIBÉRATION. — Vous parlez d'un axe germano-américain, au cours des dernières années, on a surtout parlé d'un axe italo-allemand...

A.B.O. — Dans les journaux, on a parlé au contraire d'un axe politique, mais tout cela a été démenti par mon attitude extrêmement rigide de bloquer les tentatives de Kasper Koenig et Alanna Heiss d'altérer la distribution des espaces. Maintenant, mon désir est d'organiser une belle exposition sur l'art européen et j'aimerais la faire à partir d'un lieu symbolique comme la Villa Médicis à Rome qui appartient à la France mais est en Italie et est un lieu de grand prestige culturel. De même, j'aimerais beaucoup organiser une exposition à Paris à propos de l'art français actuel.

LIBÉRATION. — Quels sont les symptômes d'un retour de l'art français sur le devant de la scène internationale ?

A.B.O. — Paris a surmonté deux académismes : l'école de Paris et l'école de Marcellin Pleynet. Je soupçonne qu'il y a de nombreux artistes jeunes et moins jeunes très intéressants qui vivent dans les provinces et que je récupérerais si je faisais une exposition d'art français afin de ne pas donner une image seulement urbaine, mais une image inédite de l'art français...

LIBÉRATION. — Comment voyez-vous une prochaine édition de la biennale ?

A.B.O. — J'y mettrais encore moins d'artistes. Déjà, cette fois, nous avons limité la quantité par rapport aux éditions précédentes. J'utiliserais à nouveau La Villette que je trouve un espace extraordinaire. Je collaborerais de nouveau avec Jean Nouvel qui me semble un architecte idéal qui a fait un excellent travail. En même temps, je chercherais à introduire dans la commission internationale d'autres personnalités critiques allemandes et américaines qui aient, outre une expérience en matière d'exposition, un background culturel qui les rende capables de débattre et d'élaborer les directions d'une possible manifestation...

LIBÉRATION. — Et du côté français ?

A.B.O. — Evidemment, il y a déjà Boudaille, et ce que je viens de dire vaut également pour le côté français... Et il me semble très intéressant que cette exposition se fasse précisément en même temps qu'une exposition organisée par Jean-François Lyotard que je nommerais une exposition du carême, du jeûne. Lyotard a préparé cette exposition post-conceptuelle comme un critique velléitaire et aussi avec beaucoup d'autoritarisme dans la mesure où il cherche à réaliser sous forme visible ou invisible certaines de ses affirmations théoriques ou de ses intuitions théoriques. Tout cela est velléitaire précisément parce que c'est le signe de l'impuissance typique de l'intellect-

tuel qui rêve de pouvoir modifier la réalité ou même de pouvoir la créer.

Un critique d'art en revanche part d'une réalité préexistante qui est l'œuvre d'art. Il me semble que nous nous trouvons en face d'un théoricien qui, peu à peu, régresse du post-moderne au pré-moderne en ce sens qu'il félicite la technologie, la science, et, que, tout compte fait, il cherche à faire de l'art un luna-park pour ses propres idées...

Propos recueillis par Daniel SOUTIF

KASPER KÖNIG, RFA

LIBÉRATION. — Quel rôle avez-vous joué au sein de la commission ?

KASPER KÖNIG. — Le même que les autres, à part que j'aurais préféré que, sur l'ensemble, il y ait moins d'artistes et plus d'œuvres « extrêmes », et tendues. De même que je trouve plus intéressant de montrer deux ou trois artistes qui travaillent ensemble plutôt que tel ou tel artiste qui n'ont aucun rapport entre eux. Au départ, il n'y avait pas de programme précis. Nous avons donc travaillé ensemble et mon idée n'a pas été retenue par les autres membres de la commission.



Pierre-Olivier Deschamps

LIBÉRATION. — Maintenant qu'elle est accrochée, que pensez-vous de cette Biennale et de sa position par rapport à Kassel ou Venise ?

K. K. — C'est une Biennale de transition, mais qui va dans la bonne direction. Je pense qu'il est plus intéressant de faire quelque chose qui a son propre profil plutôt que de se référer à des choses précédentes ou différentes. On ne peut pas établir de comparaisons entre les manifestations. Venise, avec ses Pavillons, a sa particularité. La Documenta a sa propre histoire et ça n'aurait pas de sens de vouloir la refaire ailleurs. D'autant que toute ville organisatrice d'une grande exposition a son ambiance, ses commodités et qu'il faut aussi tenir compte du lieu même où l'exposition est présentée. De par son emplacement dans le nord de Paris, La Villette a un côté cosmopolite très intéressant.

LIBÉRATION. — Y a-t-il des artistes que vous auriez souhaité voir ici et qui ne le sont pas ?

K. K. — Plus il y a d'artistes invités et plus il y a de manques. Plutôt que de penser aux absents, il me paraît plus intéressant de regarder ce qui est fait pour ceux qui sont

là : comment on les situe, comment on les présente, etc. La vraie question est là.

LIBÉRATION. — Que pensez-vous de la situation du marché et de la production contemporaine en France ?

K. K. — Pour moi cette Biennale a été l'occasion de voir un peu ce qui se passe en France. C'est en travaillant dans un lieu, sur place, qu'on a la possibilité de se rendre compte des mécanismes, des problèmes. J'ai eu de nombreux contacts, j'ai rencontré beaucoup d'artistes, visité des ateliers, etc. Je préfère ce type d'initiatives à un point de vue général sur le marché, même si j'ai parfaitement conscience que lorsque des grosses galeries marchent bien en vendant du Léger ou du Picasso, ça a des conséquences positives sur les jeunes artistes.

Il y a indéniablement à l'heure actuelle en France un redémarrage. On sent un intérêt de plus en plus grand et de plus en plus marqué. D'autre part, beaucoup de gens et pas mal d'étrangers viennent et vont venir à la Biennale parce que Paris est une ville attractive et tout cela aura obligatoirement de bonnes retombées.

Propos recueillis par H.F. DEBAILLEUX

ALANNA HEISS, USA

LIBÉRATION. — Que pensez-vous, maintenant qu'elle est accrochée, de cette Biennale ?

ALANNA HEISS. — Je dis chapeau ! La France a essayé de changer des choses vieilles de treize ans. Et une telle exposition n'est pas facile à réaliser, ça a été fait de manière très professionnelle. Quand le public se trouve dans une exposition mal préparée, mal organisée, il le sent, il doute de la qualité de ce qu'il voit et même des œuvres. Réussir une exposition suppose beaucoup de technicité, et beaucoup d'engagement qui permettent au public d'apprécier ce qui lui est montré. Dans cette commission, je regrette juste qu'il n'y ait pas eu de représentant anglais.

Paris avait besoin d'une exposition de ce niveau. Et la responsabilité a été prise de montrer, pas seulement à l'élite, mais à tout le monde, ce qui se fait dans le monde en matière d'art contemporain.

LIBÉRATION. — Y a-t-il des artistes que vous auriez souhaité voir ici et qui ne sont pas présents ?

A. H. — Certes, il y a toujours dans une sélection des artistes absents dont on regrette. C'est évident et en même temps normal. Pour ma part, j'aurais souhaité qu'Annette Messager ou Emmanuel Pereire soient là. Leur travail m'intéresse. Je cite ces deux cas, il y en a d'autres. Mais dans une commission internationale où les artistes sont choisis à la majorité des voix, il faut aussi savoir se soumettre à la décision générale. Il y a aussi certains artistes américains pour lesquels j'ai beaucoup de sympathie, pour lesquels je me suis engagée parce que je suis proche de leur travail qui n'ont pas été retenus. Et je ne dis pas que les artistes américains présents ici sont mauvais

ISABELLE ADJANI

CHRISTOPHE LAMBERT

RICHARD BOHRINGER

